

## Une poétesse italienne, Maria Pia Quintavalla

### *(La petite plante)*

---

**Maria Pia Quintavalla**, née à Parme, vit à Milan.

Sa première plaquette, avec une Note de [Nadia Campana](#), est publiée par Tam Tam - Geiger en 1984 (*Cantare semplice*), suivie de *Lettere giovani* (Campanotto), introduites par M. Cucchi. Entre-temps, Quintavalla avait lancé la biennale *Donne in poesia* (anthologie éditée par la ville de Milan en 1988). Elle publie ensuite *Le Moradas* (Intr. G. Majorino), 1996, ainsi que *Estranea (canzone)* avec un essai [d'Andrea Zanzotto](#) chez P. Manni en 2000. D'autres plaquettes suivront, avant et après le recueil de fables et poèmes brefs *Corpus solum* (Archivi del '900, 2002).

Elle est présente dans plusieurs anthologies, comme *La donna, gli amori* procurée par G. Sobrino en 2001, ou *Le parole esposte* (dir. N. Lorenzini, 2002) chez Crocetti. Elle dirige des séminaires de lecture du texte poétique (à l'Université *Statale* de Milan entre autres). Ses textes ont été traduits en allemand, espagnol, anglo-américain, croate (par exemple *Selected Poems*, Gradiva, 2008). Ils sont présents dans plusieurs sites de littérature et [performances](#), italiens et étrangers. Son attention à la réalité – même minimale, comme dans le texte qui suit – a su conserver presque toujours quelque chose de « sauvage » (*Movimento dell'immobilità*) qui en fait, selon nous, l'une des originalités. Comme nombre d'auteurs contemporains, cette attention part généralement de cette « aucune unique langue » (*Lettere giovani*) en laquelle s'inscrit la recherche d'une voix.

---

### La piantina

I)

Sono in pericolo, da anni invece della cerca della luce,  
clorofilla e verdi sali vedo una pianticella da c u r a r e

il cui veleno proviene dal suo centro,  
della terra un buco invalicabile e profondo - che  
non dà spazio ad altro. Lo stesso buco alimenta  
come acqua un pozzo - e spinge

radici povere che reggono la pianta,  
io mi chino e ne bevo, la curo genufletto e  
inculco suoi rituali - soli  
che si addicono alla pianta. Essa prende me,  
lei non va via. Un male oscuro che ghermisce  
inesplicabile ed io chinata, guardo e amo  
le dico, con oggi prenderemo un'altra medicina.

Lei è sepolta, ma con me alla luce rivivrà sicura.  
E lei beve, beve non è stanca mai.

### ***La petite plante***

*Je suis en danger, depuis des années au lieu de la quête de lumière,  
chlorophylle et sels verts je vois une petite plante à s o i g n e r  
dont le poison provient de son centre,  
un trou de la terre insurmontable et profond – qui  
ne laisse place à rien d'autre. Le même trou alimente  
comme l'eau un puits – et pousse  
  
de pauvres racines qui soutiennent la plante,*

*je me penche et j'en bois, la soigne à genoux et  
inculque de ses rituels – les seuls  
qui conviennent à la plante. Elle me prend,  
elle ne s'en va pas. Un mal obscur qui agrippe  
inexplicable et moi penchée, je regarde et aime  
lui dis-je, de ce jour nous prendrons un autre médicament.*

*Elle est ensevelie, mais avec moi elle revivra sûre à la lumière.  
Et elle boit, boit sans jamais se lasser.*

Mi riaddormento a sera con minor fiducia.  
Che sia lei o io, la più ammalata non mi curo:  
so che il mio posto è di guardiana del malato e lei  
l'ho già incontrata (e scruto) quante foglie fiori  
o foglie saprebbe germogliare. Ignara,  
ignoro non vi sia più vita e mi procura  
un crampo stanco e duro, dolore al polso e poi, silenzio  
ma le voci che invento, le canzoni o i bassi  
assicurano parole e un bel giardino.

*Je me rendors le soir beaucoup moins confiante.  
Que ce soit elle ou moi, la plus malade, je n'en ai cure :  
je sais que ma place est de garde-malade et elle  
je l'ai déjà rencontrée (et scrute) combien de feuilles, fleurs  
ou feuilles elle saurait faire bourgeonner. Ignare,  
j'ignore s'il n'y a plus de vie et cela me procure  
une crampe lasse et dure, douleur au poignet et puis, silence*

*mais les voix que j'invente, les chansons ou les basses  
assurent des paroles et un beau jardin.*

II)

La pianta guarda sogna, a volte sembra assorta:  
finestre che riflettono un suo cielo, senza stelle  
mani la carezzano vorrebbero  
donarle un nome un volto, e voce amica.  
(Ma la pianta avvizzisce e piano si protende  
verso il basso il fusto grigio e secco  
come un vento che non ha respiro). A volte migra,  
noi riposiamo là vicino  
a lei che più non vedo. Il cielo annotta tuona  
ma non può far nulla, solo mani amorevoli  
le mie intendono prestarle volto - e suoni  
azzittiscono, il mio viso già assopito s o g n a  
di accendere una per una la fiamma  
con cui bruciate dita riscaldano - ed illuminano.

*La plante regarde, rêve, parfois semble ailleurs :  
fenêtres qui reflètent un ciel intime à elle, sans étoiles  
mains qui la caressent, voudraient  
lui donner un nom un visage, et voix amie.*

*(Mais la plante flétrit et doucement s'étire  
vers le bas sa tige grise et sèche  
comme un vent qui ne respire pas). Parfois migrante,  
nous nous reposons à côté  
d'elle que je ne vois plus. Le ciel s'assombrit, tonne  
mais ne peut rien faire, seulement des mains amoureuses  
les miennes tentent de lui prêter une figure – et des sons  
qui se taisent, mon visage déjà assoupi r ê v e  
d'allumer une à une la flamme  
avec laquelle des doigts brûlés réchauffent – et éclairent.*

III)

La pianta tace sopra tutto il suo segreto  
che è l'assenza di centro e sterno  
vuoto al mondo da mostrare. Divide e intrica  
con la sua secchezza il cielo ma  
scruta dentro l'anima, vorace. E tace.

Tace di suoi algoritmi e voci che nel fondo  
pre natali alla vita al tempo, al vivere  
del mondo avevano attizzato fuochi lì  
nel cuore, e morso l'aria  
giacimenti interi e intanto voci -

anche di bambini - che dall'erba  
*suggeriscono* preghiere,  
e le dicono lascia, lascia tuo padre-  
madre, e tuo fratello in terra  
di sepoltura antica, tu foriera  
di indiane corse di colori nuovi che  
dal cielo fumano -

il suo Sole.

*La plante tait sur tout son secret  
qui est l'absence de centre et ce sternum  
vide au monde à montrer. Elle divise et emmêle  
avec sa sécheresse le ciel mais  
scrute dedans l'âme, vorace. Et se tait.*

*Tait ses algorithmes et voix qui dans le fond  
pré-natals à la vie au temps, au vivre  
du monde avaient attisé des feux là  
dans le coeur, et mordu l'air  
d'entiers gisements et concordés voix –  
aussi voix d'enfants – qui depuis l'herbe  
suggèrent des prières,  
et lui disent laisse, laisse ton père-  
mère, et ton frère en terre  
d'antique sépulture, toi annonciatrice  
d'indiennes courses de couleurs neuves qui  
du ciel fument –*

*son Soleil.*

\*

E' là nel corso amico della storia  
che vorrei tornare,  
precipitare in corsa prender quota - camminare.  
C'è un paese amico che mi segue e chiama,  
mi protegge ha nome: amicizia affetto  
figlia e poi, animali.

La piantina che sente si stupisce  
di queste orecchie gravide del mondo,  
non capisce. Coglie che  
qualcuno è in movimento già nei piedi-  
prato di un cammino. Lo trattiene,  
non vorrebbe tutto quel chiasso  
- e il fiato non udire; preferisce  
tenere a sé le mani strette nelle  
sue più forti di

*quel mistico morire.*

*C'est là dans le cours ami de l'histoire*

*que je voudrais retourner,  
m'abîmer en course prendre de la hauteur – marcher.  
Il y a un pays ami qui me suit et m'appelle,  
me protège, il a nom : amitié, affection  
fille et puis, animaux.*

*La petite plante qui entend s'étonne  
de ces oreilles pleines du monde,  
elle ne comprend pas. Elle saisit que  
quelqu'un est en mouvement déjà dans les pieds-  
pré d'un chemin. Elle le retient,  
elle ne voudrait pas tout ce bruit  
– et ne pas entendre le souffle ; elle préfère  
tenir près de soi les mains serrées dans les  
siennes plus fortes que  
ce mystique mourir.*

IV)

Intanto mille insetti avanti gli occhi  
le offuscano la vista la tormentano  
le dicono in segreto, Corri non correre,  
non scappare.

Oppure, puoi restare.

La vita del guardiano è come questa di  
un santo un angelo che guida



le sorti e annuncia al mondo, ai suoi bambini.

E tu, la guida! il suo Virgilio – noi l'inferno  
giusto del vivere, resta – rimani  
nella già sera ad aspettare che  
non più vita ghermisca noi, né tu  
cadendo addormentata più  
dolore alcuno senta.

*Cependant mille insectes devant les yeux  
lui brouillent la vue la font souffrir  
lui disent en secret, Cours ne cours pas,  
ne t'enfuis pas.  
Ou bien, tu peux rester.  
La vie du gardien est comme celle  
d'un saint un ange qui guide  
les destinées et annonce au monde, à ses enfants.  
Et toi, le guide ! son Virgile – nous l'enfer  
juste du vivre, reste – demeure  
dans le déjà soir à attendre que  
la non plus vie nous agrippe, ni toi  
tombant de sommeil plus  
aucune douleur ne sentes.*

\*

Potendo, urla piangi non  
in tuo aiuto tornerò a sentirti dunque  
arresta i pensieri, preghiere rumorose  
al cielo arrovesciate - le mani aperte  
che gridano, venite!

Venite a prenderci su un fosso  
dove solo un bene  
che fa vivere felici riesca a quietare  
addormentarci - nel nome della figlia.  
Non puoi fuggire più lontano tu, ché  
un figlio veglia su di te e promulga  
un canto. Che, morte dopo morte,  
ricrea catene  
fino al nulla dell'essere mai nati  
e nel pensiero va lontano.

Intanto cresce l'erba piano  
intorno a noi che più non vediamo  
margherite e ranuncoli che restano  
intrecciati, destini omofoni al morire  
dove nel v u o t o nuovi legami  
si t r a s m u t a n o  
in viticci secchi - e allentano, non legano  
più bene quel s e n t i r e.

*Si possible, hurle pleure, je ne*

*reviendrai pas à ton aide t'entendre donc  
arrête tes pensées, prières bruyantes  
au ciel renversées – les mains ouvertes  
qui crient, venez !  
Venez nous prendre sur un fossé  
où seulement un bien  
qui fait vivre heureux parvient à calmer  
à nous endormir – au nom de la fille.  
Tu ne peux fuir plus loin toi, car  
un fils veille sur toi et promulgue  
un chant. Qui, mort après mort,  
                                  recrée des chaînes  
jusqu'au rien de n'être jamais né  
et dans la pensée va loin.*

*Cependant croît l'herbe peu à peu  
autour de nous qui ne voyons plus  
marguerites et renoncules qui restent  
tressées, destins homophones au mourir  
où dans le v i d e de nouveaux liens  
se t r a n s m u e n t  
en vrilles sèches – et se relâchent, ne lient plus*

*très bien ce s e n t i r.*

(tr. J.-Ch. Vegliante)